Zeitschrift: Annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 29 (1938)

Artikel: Le travail scolaire vu par un médecin
Autor: Oltramare, Hugo
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-112563

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.09.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le travail scolaire vu par un médecin.

Pourquoi, de nos jours, le médecin se préoccupe-t-il de plus en plus de l'école ?

Il ne faut voir dans ce fait ni un intérêt fortuit, ni une curiosité déplacée.

L'évolution moderne des idées médicales en est la seule explication.

La médecine dans le passé de son histoire était surtout préoccupée des signes extérieurs de la maladie ; les symptômes du mal qu'elle devait combattre appelaient toute son attention.

Peu à peu ces symptômes devinrent syndromes, ils se groupèrent selon certaines analogies, certaines correspondances, ils constituèrent ce que l'on est convenu d'appeler les maladies.

La pathologie commença à se développer, recherchant par l'étiologie la cause des manifestations morbides ; le siècle dernier, la découverte des microbes fut la cause d'un progrès magnifique des sciences médicales.

Tout imprégnée de l'esprit scientifique qui mettait l'analyse au premier plan, la médecine servie par le laboratoire oubliait un peu trop l'intuition, le sens clinique ; l'esprit d'observation ne tenait plus compte que des détails ; les vues d'ensemble, la synthèse, étaient reléguées au second plan ; on ne la considérait plus comme une discipline scientifique mais comme une méthode philosophique.

L'histoire est un éternel retour et les données modernes de la médecine contemporaine reviennent aux idées générales ; l'organe est replacé dans l'homme, l'homme est replacé dans le milieu social.

Les conditions d'existence, le genre de vie, deviennent des éléments conditionnant le terrain sur lequel pourra se conserver la santé ou surgir la maladie.

La vie de l'adulte trouve son explication dans la vie de l'enfant ; la pédiatrie devient une introduction à la médecine générale.

Tel trouble de la première et seconde enfance explique l'état pathologique de l'homme de 30 ou 40 ans ; telle crise de puberté difficile sert d'introduction à une crise d'âge troublée.

Le médecin se penche chaque jour davantage sur la vie de l'enfant ; la considérant comme un des éléments les plus importants de la santé de l'adulte, il observe avec la plus grande attention le milieu qui favorise ou entrave son développement. L'école est le milieu par excellence où l'enfant passe les années les plus importantes de sa vie, milieu qui déborde de plus en plus sur la vie de famille et qui empiète sur les exigences normales de la santé physique de l'enfant.

Le médecin s'inquiète de cet état de choses ; persuadé que le pédagogue n'a comme lui qu'une seule préoccupation, l'intérêt de l'enfant, il désire lui faire partager ses observations et justifier son point de vue.

C'est ce désir qui a motivé les quelques pages de ce travail. Il n'est qu'une introduction ; puisse-t-il servir de base à des études nombreuses servant à rapprocher deux disciplines qui, pour le bien de l'enfant, doivent s'unir dans une étroite collaboration, la médecine et la pédagogie.

Hérédité.

L'enfant à son entrée dans la vie apporte avec lui un patrimoine héréditaire représentant ses capacités biologiques, psychologiques, intellectuelles, etc.

Le patrimoine héréditaire est constitué par ce que l'on est convenu de nommer les génotypes [1] ; ces gènes ne sont en aucune façon des entités mystérieuses, elles ont simplement la valeur de conditions internes servant à caractériser la constitution héréditaire.

La stabilité des génotypes, l'absence d'action du milieu sur leurs constitutions, ces deux grands faits que la science contrôle et constate dans un nombre incalculable d'observations, prouvent que l'hérédité ne se présente pas comme un élément d'évolution mais comme un principe de fixité.

Chaque individu ne pourra réaliser que les possibilités dont dispose son potentiel.

[1] Voir pour toute la question physiologique *L'Hérédité* (Edit. G. Doin, Paris), de M. le professeur Guyénot, étude remarquable qui a inspiré cette partie de notre article.

Chaque être ne pourra être que ce qu'il peut être.

La sélection au sens de Darwin n'est qu'un tri : tri de certains génotypes dans l'ensemble d'une population; en effet, les éléments présentés dans la théorie de l'évolution n'ont pas entre eux une véritable parenté génétique.

Une semblable sélection ne crée rien et ne joue aucun rôle dans les transformations de l'espèce.

La notion d'évolution, phénomène continu, trouvant un principe de progrès indéfini dans l'influence du milieu sur l'individu, doit être abandonnée; elle est controuvée par les faits scientifiques.

Par contre, il existe dans chaque individu les phénotypes, types apparents ne se transmettant pas par l'hérédité, profondément modifiés par le milieu dans lequel ils se développent.

La graine ne contient en elle que les possibilités de l'espèce qu'elle représente, mais le milieu où on la sème et où elle se développe pourra en faire sortir une plante saine, robuste, largement épanouie, ou une plante faible, étiolée et malingre.

Ces deux aspects dépendent des circonstances extérieures, de l'influence du milieu ; ils peuvent être modifiés en bien ou en mal, mais cette modification est contenue dans les limites d'une courbe de variabilité.

L'instruction n'agit pas sur l'élève comme agirait l'échanson qui remplit d'un liquide précieux une coupe vide, mais comme agit le jardinier qui met la plante dans les conditions les meilleures pour son épanouissement.

Tout effort tenté par l'éducateur pour intervenir dans le domaine des génotypes est inopérant et défavorable à l'élève. Ce n'est pas la plante dont on facilite la croissance, c'est la plante que l'on force ; elle peut donner une floraison précoce, mais ceci au détriment même de sa vitalité.

L'influence du milieu s'exerce dans tous les domaines de la vie scolaire; l'enfant en subit profondément les conséquences. A l'école nous retrouvons la courbe de variabilité due aux influences extérieures : à l'une des extrémités nous avons le ralenti, le retardé ; à l'autre l'avancé, le précoce ; au milieu se trouve le type moyen.

Nous ne voulons pas dire que l'influence des génotypes ne puisse intervenir comme élément déterminant dans les capacités intellectuelles de l'enfant ; l'arriéré ou le prématuré peut dépendre d'une cause héréditaire.

Nous voulons simplement saisir sur le vif l'action des conditions extérieures dans la réalisation du type apparent de chaque individu, de ce que l'on est convenu d'appeler le phénotype.

Pour qu'un enfant réalise au maximum ses possibilités, le milieu dans lequel il se développe doit lui être favorable. Si le milieu, représentant un grand nombre d'élèves, ne prend pas comme norme l'élève moyen, il fausse le développement normal de la classe.

Les classes dites fortes ou faibles sont inspirées d'une intention louable, mais elles expriment trop deux aspects extrêmes de la vie scolaire et sont bien plus inspirées par une idée de sélection que par une idée d'éducation.

Une classe forte va trop fort, une classe faible trop lentement. Ce n'est ni le retardé ni le précoce qui peuvent être pris comme norme de la vie scolaire, c'est l'élève moyen. Le rôle de l'élève moyen est primordial, il stimule le retardé sans le décourager, et retient l'accéléré sans entraver sa marche ; grâce à lui, le travail de la classe est maintenu dans un rythme sain et normal.

Ces considérations nous font toucher du doigt le danger que présente l'école lorsqu'elle abandonne son sens éducatif ou le relègue au second plan pour devenir un service de contrôle où l'on trie les élèves.

Choisir les meilleurs éléments d'une classe pour les pousser en avant, éliminer les médiocres en les abandonnant à leur triste sort, c'est admettre que l'on dispose d'un critère permettant un jugement exact sur la capacité de l'enfant.

En fait, le maître ne possède pas un critère valable pour prendre la responsabilité de faire un choix parmi ses élèves ; il ignore les valeurs héréditaires qui sont contenues dans l'enfant et peuvent brusquement se faire jour dans le cours de son évolution, il ignore tout le problème médical de la croissance, il ignore les différentes crises de formation que le médecin commence à pressentir dans ses recherches biologiques ; souvent, à de rares exceptions près, le problème psychologique de l'enfant lui est également inconnu.

Les théories nouvelles de l'hérédité montrent la stabilité du patrimoine héréditaire, mais soulignent également l'influence du milieu et son importance considérable sur le développement des individus.

L'enfant est un être en devenir ; il n'a pas encore de valeur par ce qu'il est, mais ce qu'il peut être ; sa capacité ne réside pas dans ses réalisations momentanées, mais dans sa force plastique d'adaptation.

Un milieu favorable pourra l'épanouir, lui permettre d'atteindre le maximum de ses possibilités, faire de lui une force utile à lui-même et à la société tout entière ; un milieu défavorable pourra lui nuire, faire de lui un malheureux ou un raté.

L'école étant un milieu où l'enfant se développe pendant les plus nombreuses et les plus importantes années de sa vie, son influence ne peut être négligée par le médecin ; elle ne peut laisser indifférent ni le psychologue, ni le pédiatre.

L'âge de la croissance.

L'âge scolaire est avant tout l'âge de la croissance.

Dès le berceau jusqu'à la 21e année de sa vie, l'enfant grandit.

Pour l'observation ordinaire, la croissance s'exprime surtout par le développement de la taille, elle s'accroît en effet rapidement dès les premières années de l'enfance ; un certain ralentissement est constaté à l'âge de 6 ans, puis une reprise brusque a lieu vers la 7e année suivie d'un ralentissement qui atteint son maximum à 12 ans, la croissance alors s'accélère jusque vers la 15e année ; la période de puberté terminée, le développement de la taille se ralentit en devenant de moins en moins perceptible jusqu'à l'âge de 20 à 21 ans.

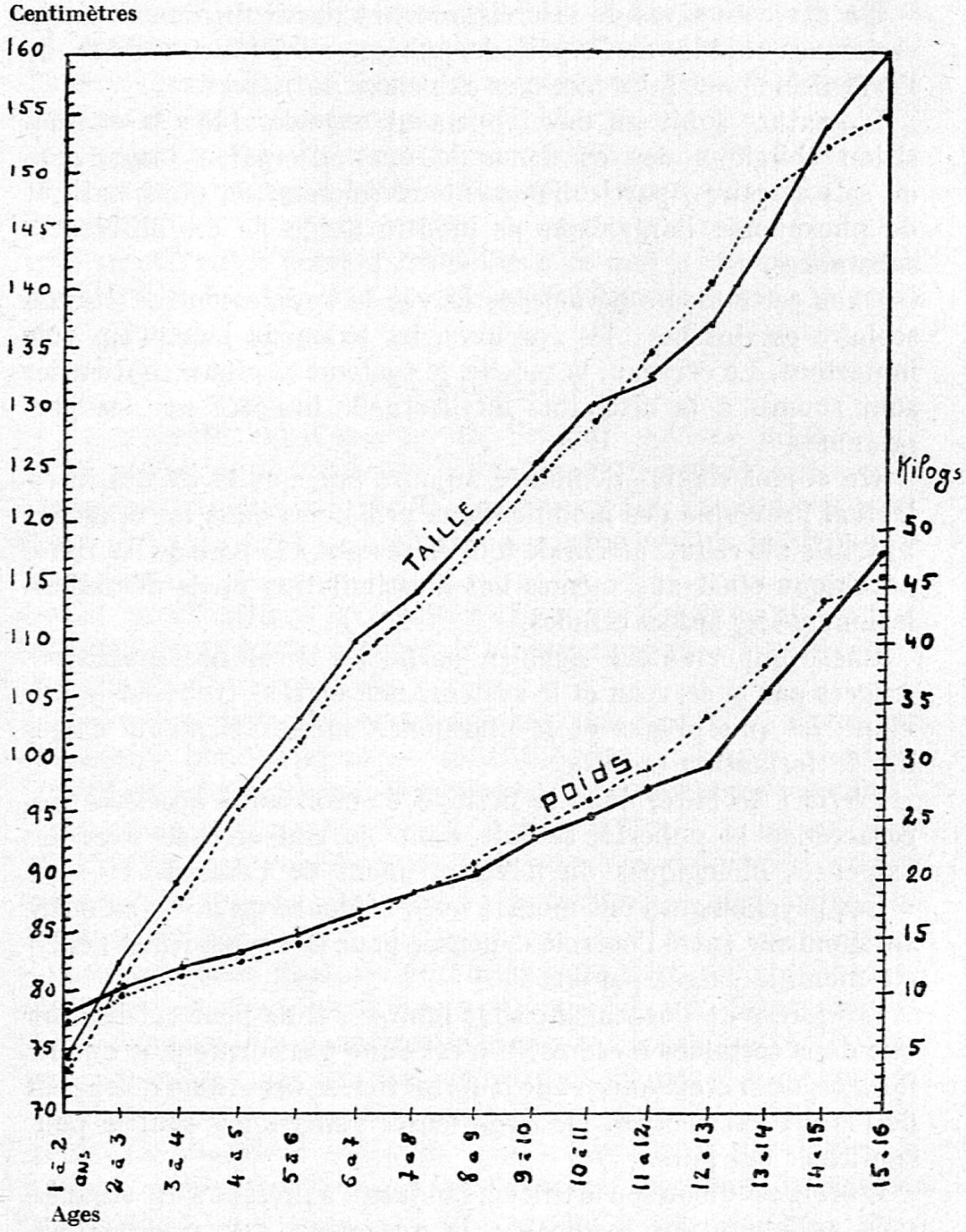
Ce qui frappe l'entourage de l'enfant et attire particulièrement l'attention du médecin, c'est la brusquerie des changements, chaque reprise de croissance est un véritable élan suivi d'une période de repos qui semble préparer un nouvel effort de la nature. La période de croissance qui coïncide avec la formation de l'enfant est particulièrement caractéristique, toutes les forces de l'organisme semblent monopolisées pour soutenir et favoriser l'intensité de la croissance.

Le développement s'étend à tout l'organisme, il agit non seulement sur la dimension du corps, mais modifie profondément sa constitution propre.

Les organes en se développant se transforment : d'infantiles ils deviennent adultes, le cerveau lui-même et le système nerveux tout entier subissent une transformation profonde.

TAILLE : garçons = ———— filles = ...

POIDS : garçons = ———— filles = ...



COURBES DE LA TAILLE ET DU POIDS

(d'après Variot et Chaumet.)

La morphologie n'est pas seule intéressée; les échanges organiques, le métabolisme interviennent comme des facteurs déterminants.

Un des caractères de la croissance, et particulièrement de la croissance rapide de la période pubère, est l'effort intense de l'organisme pour faire face aux exigences nutritives.

L'ossature subit un développement considérable ; la composition chimique des os demande une absorption importante de sels calcaires, particulièrement de calcium, de phosphate et de phosphore; l'organisme se montre avide de ces différentes substances.

Dans cette même période de la vie de l'adolescent, le travail scolaire est intense; les épreuves, les examens jouent un rôle important. Le cerveau, la moelle, le système nerveux tout entier sont soumis à la discipline intellectuelle imposée par les programmes.

On admet comme démontré aujourd'hui, que le travail intellectuel provoque des modifications profondes dans les échanges nutritifs ; la cellule cérébrale tout en restant à la base de l'activité psychique obéit aux mêmes lois d'assimilation et de désassimilation que les autres cellules.

Chose importante à signaler, parmi les substances nutritives exigées par le cerveau et le système nerveux, se trouvent le calcium, les phosphates et le phosphore, mêmes éléments exigés par la formation osseuse.

L'effort scolaire, dans la période de croissance accélérée qui caractérise la puberté, se fait donc en concurrence avec les exigences biologiques du développement de l'enfant.

Les psychologues ont montré avec évidence qu'il y a en outre antagonisme entre l'énergie dépensée pour la croissance et l'énergie mentale exigée par l'école.

Les forces de l'organisme sont limitées, il ne peut en disposer que dans certaines mesures; il n'est donc pas surprenant que les fatigues de la croissance et de la formation se fassent au détriment de l'effort intellectuel. De nombreuses statistiques sont là pour confirmer ces faits.

L'école est un milieu artificiel, qui jusqu'à présent s'est organisé sans collaboration médicale ; la rédaction des programmes, l'organisation des horaires, la distribution des tâches à domicile se font sans aucune participation de ceux auxquels la société

délègue la responsabilité de la santé des enfants. Il est incontestable que l'immobilité exigée par les longues heures de présence en classe, que la suppression de l'activité motrice pendant des périodes prolongées sont nuisibles à l'organisme pendant sa croissance. On nous répondra que c'est un mal nécessaire ; nous voulons bien en convenir, mais encore faut-il chercher à l'atténuer dans la mesure du possible.

Il appartient à l'éducateur en collaboration avec le médecin de tout faire pour que cette influence soit aussi peu néfaste que possible.

L'un et l'autre doivent travailler à ce que la vie scolaire soit compatible dans la plus grande mesure possible avec la santé de l'enfant.

La puberté.

La puberté est l'époque où l'enfant devient adolescent ; cette période, qui s'annonce à des âges différents dans les deux sexes, est caractérisée par le développement des organes génitaux et l'apparition des premières manifestations des fonctions sexuelles.

Les modifications qui caractérisent la puberté ne portent pas seulement sur les organes de la reproduction, elles atteignent l'ensemble de l'organisme.

Le corps thyroïde se transforme, un véritable réseau de vaisseaux lymphatiques se substitue aux vaisseaux sanguins dans leur rôle de canaux excréteurs de la substance colloïde.

D'autres organes régressent et s'atrophient ; il en est ainsi du thymus; son volume, la dégénérescence graisseuse de certains de ses éléments s'accentuent à mesure que se développent les organes sexuels.

La croissance générale de l'organisme dont nous venons de parler est en plein épanouissement, mais elle est disharmonique. L'allongement des membres inférieurs est considérable, le tronc ne se développe pas dans les mêmes proportions, il est non seulement trop petit en hauteur mais encore dans les autres dimensions. Le thorax ne s'élargit que tardivement, son indice — rapport de la circonférence à la taille — est minimum, la capacité respiratoire est insuffisante, le cœur est petit.

La puberté est une période de rupture d'équilibre, c'est l'âge ingrat.

Cette rupture d'équilibre n'est pas seulement somatique, les forces mêmes de l'organisme semblent momentanément fléchir.

La résistance aux maladies est plus faible, l'organisme semble plus exposé aux contagions.

Les tares héréditaires ou acquises dans la première enfance jusqu'alors méconnues ou latentes font leur apparition ou prennent pied plus fortement dans la vie de l'individu. C'est la période du rachitisme tardif.

La puberté revêt encore un aspect de haute gravité lorsque l'on envisage les dystrophies de l'adolescence. Souvent d'une durée limitée elles ne disparaissent pas sans laisser de traces, et sont d'une fréquence dont seul le médecin peut se rendre compte.

Les glandes endocrines sont les grandes responsables. Leur influence, soit directement par leurs hormones, soit indirectement par l'action du sympathique, se répercute sur tout l'organisme.

Les dystrophies de la période pubère frappent davantage que celles de la petite enfance, d'abord par l'importance que revêt cette crise d'évolution, ensuite par leur caractère plus localisé et moins diffus.

Le clinicien les envisage sous trois aspects principaux [1]:

Le premier type. — Il comprend garçons et filles de taille généralement élevée. Ces enfants se présentent sous un aspect pâle, maigre, fatigué et dolent ; les déformations des os aux articulations sont fréquentes, la nutrition des tissus se fait mal, tous les organes donnent l'impression d'un malaise indiscutable.

Le système nerveux attire tout particulièrement l'attention, le caractère se modifie ; tel enfant qui jusque-là était exubérant et gai devient tout à coup taciturne et morne.

Les études sont difficiles, peu fructueuses ; si l'écolier veut s'appliquer, si l'on exige de lui un travail soutenu, il est bientôt épuisé, fourbu. Un jugement superficiel le fait considérer comme un élève médiocre et insuffisant.

Cette constatation est d'autant plus frappante qu'avant la crise de puberté l'enfant travaillait bien et était considéré comme un élève appliqué et consciencieux.

[1] Classification du professeur V. Hutinel (voir pour développement : *La dystrophie de l'adolescent.* — Masson, éditeurs). Nous faisons un large emprunt à cette remarquable étude.

Un autre symptôme caractéristique est la fatigue de tête accompagnée ou non de céphalées ; elle surgit après tout effort intellectuel, tout travail un peu prolongé à une période où les épreuves et les examens sont une nécessité inéluctable.

Le second type. — Il est le contraire du premier : le garçon ou la jeune fille au lieu d'être très grand présente une taille moyenne ou petite avec un développement insuffisant.

A l'aspect, il est pâle et blafard, parfois bouffi ; les tissus sont insuffisamment nourris et l'aspect général est maigre.

L'enfant s'essouffle facilement, est incapable d'effort physique prolongé ainsi que de travail intellectuel soutenu.

L'appétit est médiocre, la digestion lente et irrégulière.

Comme le souligne très justement le professeur V. Hutinel : « Tantôt on voit dominer les déformations du rachis ou des membres, tantôt c'est l'albumine orthostatique, tantôt des troubles circulatoires ; mais ce qui frappe ordinairement c'est l'aspect d'un organisme peu résistant et accessible, semble-t-il, à toutes les infections ».

Le troisième type. — Il trompe au premier abord par son apparence normale. La taille de l'enfant peut être aussi bien élevée que moyenne ou petite, les parents signalent au médecin quelques troubles de la nutrition, on les considère en général dans la famille comme si peu importants que l'on n'y prend pas garde. Par contre ce qui domine, ce qui frappe, c'est une dystrophie caractérisée ; la colonne vertébrale apparaît nettement déformée, scoliose, lordose, cyphose ; si l'ossature est indemne, c'est un trouble organique grave touchant à la circulation, aux reins ou à l'estomac.

Il ne semble pas que l'on puisse incriminer une glande plus qu'une autre ; l'organisme semble avoir été sensibilisé par une tare antérieure héréditaire ou acquise qui a pu se faire jour grâce à la moindre résistance de la période de formation.

Une hygiène spéciale s'impose : grand air, jeux abondants, nourriture substantielle.

C'est la période de la vie où le sommeil est le plus exigeant avec ses conséquences bienfaisantes sur la santé physique et nerveuse de l'enfant.

Au point de vue médical, cette période de l'existence est décisive pour l'avenir de l'individu.

Par une coïncidence désastreuse, cette période est celle du surmenage scolaire ; c'est la période où la maladie intervient dans les programmes d'enseignement comme une menace sévère pour la réussite des examens ; la fatigue physique prolonge démesurément le travail, les devoirs et entrave l'effort de la mémoire. Les troubles psychologiques inhérents à la puberté sont causes d'étourderies, de distractions qui provoquent pensums et punitions.

Dans ces conditions, particulièrement défavorables, l'enfant est appelé à choisir l'orientation future de son existence, classique, réale, technique, commerciale.

Une certaine tendance voudrait même apprécier le travail scolaire dans un sens éliminatoire et sélectionner les élèves pour décharger l'encombrement des carrières libérales.

La fraude à l'école.

L'enfant qui fraude aux examens est un coupable, il doit être puni ; il faut cependant tenir compte qu'un enfant est un être à responsabilité limitée.

Dans un jugement sur un acte répréhensible, la provocation même involontaire a aussi sa part de responsabilité.

Si l'on tient compte que l'enfant doit faire face aux exigences de programmes qui dans certaines classes de l'avis des maîtres eux-mêmes sont très chargés ; programmes que dans tous les pays, pédagogues, psychologues, médecins ne cessent de critiquer ;

si l'on tient compte, comme nous avons cherché à le montrer dans cette étude, que l'enfant pendant la période scolaire est dans un état critique, crise de croissance, formation sexuelle, moindre résistance physique et nerveuse ;

si l'on tient compte que le maître à l'école, les parents à la maison, ont un pouvoir coercitif dont ils font usage lorsque la moyenne des chiffres scolaires est considérée comme insuffisante, pensums empiétant sur le sommeil, retenues empiétant sur les jeux ;

nous sommes en droit de reconnaître que l'enfant faisant face à trois contraintes, celle des programmes, celle de sa santé, celle des parents, est parfois tenté de répondre à l'action convergente de ces forces par la ruse.

La ruse a toujours été un moyen de défense auquel la faiblesse a été incitée à recourir dans les cas qu'elle a jugés désespérés.

Lorsque des méthodes pédagogiques orientent toute la vie scolaire vers le succès et la réussite, le chiffre de classement étant le critère de la valeur de l'élève, l'enfant peut avoir malheureusement la tentation de remplacer un effort qu'il se sent incapable d'accomplir par un moyen qu'il juge habile pour se tirer d'affaire. Pour éviter une punition qu'il estime souvent injuste il recourt à la fraude.

Il va sans dire que cette fraude doit être sévèrement condamnée ; nous demandons cependant que les parents ou les maîtres ne jouent pas involontairement le rôle d'agent provocateur ; c'est dans ce sens que nous demandons une revision profonde des méthodes pédagogiques.

Tout aussi grave du reste est l'attitude d'un maître qui de sa propre autorité ou par ordre supérieur décide que : « cette année les examens seront tout particulièrement difficiles ».

Il ne s'agit pas hélas d'une parole en l'air.

Il y a trop souvent dans cette phrase tout autre chose qu'un geste de mauvaise humeur ou une parole inconsidérée. Nous sommes en droit d'y distinguer parfois une orientation particulière ou un mot d'ordre.

Trop répandue est l'idée pédagogiquement fausse que l'enseignement secondaire doit servir à sélectionner la jeunesse et doit tendre à désencombrer les carrières libérales. Ces méthodes n'ont heureusement pas encore de prises dans notre pays.

Nous pouvons interpréter cette phrase de deux manières.

Ou l'on posera à l'enfant des questions dépassant la moyenne de l'instruction de l'année, ce qui est une inconséquence vis-à-vis du cours donné, inconséquence favorisant l'enfant précoce au détriment de la moyenne normale, ou le chiffre de l'examen sera inférieur à la juste appréciation du travail de l'enfant, sa moyenne se trouvant délibérément diminuée. L'une ou l'autre de ces appréciations fait porter un jugement sévère sur la phrase incriminée.

Il s'agit, ou d'une tromperie, l'enfant étant interrogé sur ce que le maître prévoit qu'il ne peut connaître, ou d'une injustice, le chiffre ne correspondant pas à la réalité.

Certes nous reconnaissons la variété des interprétations individuelles, nous ne prétendons pas exiger dans les classes

une appréciation uniforme, nous demandons simplement que cette appréciation ne tenant compte que de l'intérêt de l'élève soit honnête, sincère et consciencieuse.

Si un enfant bien que relativement responsable est impardonnable de frauder aux examens, si les sanctions qui annulent son examen peuvent être considérées comme justifiées, quel jugement devons-nous porter sur une méthode qui prétendrait obtenir d'un maître qu'il interroge un enfant avec l'arrière-pensée de le couler.

Heureusement pour notre pays, de semblables procédés n'ont pas cours, nous sommes persuadé qu'aucun directeur d'école, aucun maître de classe, aucun instituteur n'agirait de la sorte.

Nous n'en parlons que pour mémoire, pour qu'on ne puisse nous faire le reproche d'être incomplet.

L'arrière-plan des programmes.

Dans le domaine de la pédagogie existe un ensemble de questions qui sont totalement en dehors des compétences médicales et sur lesquelles le médecin n'a certainement pas à se prononcer. Nous sommes obligé cependant de reconnaître que tout l'arrière-fond de la vie scolaire, ses relations avec la vie familiale, avec le développement et la santé de l'enfant sont un aspect de la pédagogie auquel le médecin est constamment mêlé.

Une collaboration peut donc s'établir entre des disciplines qui saisissent la vie de l'enfant sous deux aspects différents, mais cependant complémentaires.

Le médecin connaît l'enfant sous un jour que le maître ignore.

C'est à ce point de vue que nous désirons en toute simplicité examiner certains côtés de la vie pédagogique et médicale.

La grave question des programmes scolaires semble tout à coup se décolorer.

Au jour de la vie familiale dans laquelle les enfants prolongent leur travail scolaire, l'aspect du programme change ; il donne l'impression de façade que l'on cherche à modifier de mille manières sans tenir assez compte des choses essentielles qu'il recouvre.

La façade est ce que l'on remarque au premier abord, ce qui attire l'attention ; l'on oublie trop souvent ce qui se cache derrière car on ne possède pas le moyen de le discerner ; le médecin

est appelé à l'observer dans son contact avec l'enfant au sein de la vie familiale.

Un premier aspect de la vie cachée des programmes est l'influence sur les enfants de la plus ou moins forte personnalité des maîtres. L'enseignement secondaire s'achemine vers une spécialisation croissante, dont les conséquences psychologiques sont considérables. La conscience du professeur, son érudition, l'intérêt qu'il porte à sa tâche donnent parfois trop d'importance à la branche dont il est chargé. Le travail des enfants en est augmenté d'autant. Les grandes lignes, les vues générales sont de plus en plus abandonnées, l'esprit analytique du spécialiste surcharge la mémoire d'un grand nombre de détails ; l'enseignement n'a plus pour but d'introduire l'élève dans le domaine de la connaissance mais aborde le sujet pour lui-même et dans un ensemble toujours plus étendu de ses aspects. L'instruction encyclopédique remplace la véritable initiation pédagogique ; l'enfant est écartelé entre les exigences de ses différents maîtres, exigences d'autant plus grandes que le maître a plus d'ascendant et d'autorité sur lui.

La culture n'a pas de commune mesure avec le bourrage de crâne.

Cette exagération, que nous retrouvons partout, est une des plaies de notre époque ; rien ne se fait modérément ; pour être sincère, nous nous plaignons autant du sport qui devient athlétique que de l'enseignement qui devient encyclopédique.

Un second aspect caché de la vie des programmes est la succession ininterrompue des épreuves, nous parlons de toutes les épreuves, car les enfants ne font pas de distinction entre épreuve de premier, de deuxième ou de troisième ordre.

Leur répétition continuelle amène une tension persistante et insupportable dans la vie scolaire ; bien souvent un manque de coordination dans la distribution des devoirs crée un véritable surmenage.

La vie d'un adulte et encore moins la vie de l'enfant ne peut se maintenir dans un état de tension nerveuse trop prolongée. Le danger pour l'enfant est l'apparence presque inépuisable de ses réserves ; l'on se croit permis d'y puiser largement. Le médecin a le devoir de renseigner les parents et d'avertir le maître. Dépenser les réserves d'un enfant, c'est compromettre la santé d'un adulte. Ce n'est pas l'enfant délicat, vite fatigué,

souvent malade qui est le plus exposé, celui-là trouve dans sa propre faiblesse une protection ; le risque est pour l'enfant nerveux soutenu par la richesse de son tempérament, qui peut faire face longtemps sans fléchir au surmenage de certaines années du programme scolaire.

Le médecin ne peut s'empêcher d'établir une analogie avec les troubles caractérisés que l'on rencontre dans l'éthylisme. L'homme qui supporte difficilement l'alcool est bien plus protégé que celui dont la résistance est grande. C'est l'imprégnation qui est dangereuse, c'est elle qui est responsable des cirrhoses et des ascites de l'adulte. Il en est de même pour la résistance de l'enfant ; le débile trouvera dans ses congés de maladie la détente dont il a besoin, le plus exposé est le plus robuste. Le surmené scolaire sera le neurasthénique ou le dyspeptique de demain.

Il va sans dire que l'on nous citera d'innombrables cas d'enfants en bonne santé qui supportaient à merveille leurs études et qui, adultes, se sont bien portés ; on nous citera des années scolaires où le travail est jugé faible par les parents eux-mêmes ; on nous citera peut-être le nom de quelques maîtres auxquels on reproche de préparer insuffisamment les élèves ; tout cela est possible, nous voulons volontiers l'admettre, mais il n'en reste pas moins vrai que des années sont surchargées, que fréquemment les épreuves sont trop nombreuses ; comme médecin nous constatons dans un très grand nombre de cas des troubles pathologiques et neurologiques dont la cause remonte à des crises de croissance et de formation pour qui l'école fut un milieu nuisible. Il vaut la peine de chercher à remédier à cet état de chose.

Dans les coulisses de la vie scolaire, deux autres aspects des programmes méritent d'être signalés.

En dehors de toute considération psychologique et véritablement pédagogique, l'on a cherché dans bien des pays à rivaliser d'importance avec les programmes d'autres écoles, d'écoles étrangères, pour obtenir des équivalences.

Bien que cette manière de voir nous semble discutable, on pourrait à la rigueur l'admettre en tenant compte de l'intention bonne qui l'a inspirée.

Hélas ! depuis longtemps la défense des intérêts professionnels a rendu ces équivalences inopérantes et illusoires. Il serait du

reste dangereux de prendre modèle sur les programmes surchargés d'autres pays ; nous savons que dans ces pays tous les pédagogues, les psychologues, les médecins, s'intéressant à l'enfance, sont unanimes à reconnaître les effets pernicieux de la surcharge scolaire sur la santé des élèves, sur la formation de leur caractère et de leur personnalité.

Faire entrer dans l'élaboration d'un programme des considérations d'opportunité sociale, totalement étrangère aux préoccupations pédagogiques, c'est un des aspects cachés de l'enseignement de l'école qui doit disparaître; il méconnaît la seule question qui a le droit de l'intéresser : le bien de l'enfant.

Une autre préoccupation se cache encore derrière la façade des programmes ; c'est le désir de ceux qui voudraient en faire usage pour créer des obstacles à l'encombrement des carrières libérales, leur intention étant de sélectionner les élèves en aggravant considérablement les difficultés du travail scolaire.

L'enseignement en général et l'enseignement secondaire en particulier ont pris depuis quelques années une place toute nouvelle dans l'instruction publique.

Par suite du développement de la culture, la moyenne de la population s'est considérablement élevée, les carrières universitaires ne sont plus seules à exiger le baccalauréat ou la maturité.

L'enseignement secondaire n'est plus un marchepied donnant uniquement accès aux hautes écoles.

L'encombrement des carrières libérales ne peut donc être un prétexte à fausser les valeurs pédagogiques de toute une partie de l'enseignement en triant les élèves aptes à être avocats, ingénieurs ou médecins. A notre époque toutes les carrières sont encombrées, le nombre de chômeurs le plus grand ne se compte pas parmi les intellectuels. La sélection scolaire du reste est loin de représenter l'élite, nous savons tous que les hommes de valeur qui composent notre société n'appartiennent que pour une faible minorité à ce que l'on est convenu d'appeler les forts en thèmes.

Est-il nécessaire de le dire, il n'est pas plus honnête de faire entrer des considérations économiques dans l'appréciation de la valeur pédagogique d'un élève, que de permettre à des considérations politiques d'intervenir dans l'appréciation de la justice.

Dans un domaine comme dans l'autre la séparation des disciplines est aussi nécessaire que la séparation des pouvoirs.

Conclusions.

La pédagogie est la mise en valeur de toutes les possibilités dont un enfant dispose ; elle est la science de l'éducation et de l'instruction.

La signification de l'enfance est dans sa valeur plastique, dans son pouvoir d'adaptation aux réalités de l'existence.

Un adulte donne un sens véritable à sa vie lorsqu'il l'oriente dans une direction précise, lorsqu'il se spécialise.

Un enfant doit rester le plus longtemps possible une force plastique, gardant intact le dynamisme de son pouvoir de réalisation.

Si la valeur de l'adulte est dans ses réalisations présentes, celle de l'enfant est dans ses possibilités futures.

L'enfant est un être en voie de transformation et de croissance, il représente l'avenir, avenir d'un individu, d'une race, d'un pays.

Tout ce qui dans l'enseignement tend à pousser vers une spécialisation hâtive est contraire et nuisible à la nature enfantine.

Les programmes scolaires ont comme tâche d'ouvrir devant l'élève les chemins de la vie, mais non de l'obliger à les parcourir. L'instruction primaire et secondaire ne doit pas être confondue avec la spécialisation réservée à l'apprentissage professionnel et à l'Université.

D'autre part l'enfant doit être pensé enfant ; il est bon de le rappeler car on l'oublie trop souvent.

Sa jeunesse doit s'épanouir, gaie et heureuse ; sans ces éléments, il se développera comme une plante dépourvue de soleil.

Il doit pouvoir se récréer en toute indépendance.

Le jeu doit avoir une place beaucoup plus importante dans sa vie.

L'enfant a un besoin organique, un besoin psychologique de jouer ; il en a besoin pour faciliter sa croissance, pour développer sa nature, pour former son caractère, pour affirmer sa personnalité.

Le jeu est l'apprentissage de l'homme libre ; c'est aussi la base de la force morale et de la santé physique.

En admettant que l'enfant a besoin d'une moyenne de 9 à 10 heures de sommeil, les quatorze heures de sa journée ne devraient pas comprendre plus de 7 heures de travail, devoirs

compris, les 7 heures libres étant consacrées aux repas, aux jeux, à la vie de famille, à la vie éducative morale ou religieuse, à l'hygiène, toilette, promenades, etc., etc.

La semaine scolaire ne devrait pas dépasser 35 heures, devoirs compris.

Chaque enfant a en lui dès sa naissance un patrimoine héréditaire, un potentiel qu'il devra s'efforcer d'atteindre et de réaliser et qu'il ne pourra dépasser, à moins qu'il ne représente un de ces cas d'exception que l'on est convenu d'appeler le génie.

La plus grande ambition de l'école doit être de mettre l'enfant dans des conditions telles qu'il puisse à chaque âge de son développement réaliser le maximum de ses possibilités : lui permettre d'être tout ce qu'il peut être.

Le développement physiologique de l'enfant ainsi que son développement pédagogique doit progresser dans une étroite collaboration.

Le pédiatre et l'éducateur ne peuvent faire autrement que de s'entendre.

L'enfant se développe naturellement en passant par un certain nombre d'étapes qui se succèdent dans un ordre constant.

Chaque étape correspond au développement d'une certaine fonction ou aptitude dont il peut bénéficier. Cette fonction et cette aptitude doivent servir de base au développement de l'enseignement scolaire.

Si l'éducation précipite ou retarde l'évolution enfantine, il peut en résulter des troubles graves et une désorganisation sérieuse.

Les divers stades de la croissance physique et intellectuelle sont solidaires.

Brûler une étape, c'est faire tort non seulement au processus dont le développement correspond à cet état, mais à tous ceux des étapes suivantes qu'ils conditionnent.

Vouloir aborder un enseignement avant de s'être assuré que le développement de l'enfant a atteint un degré suffisant, c'est bâtir en l'air ; c'est vouloir construire un étage avant qu'ait été édifié l'étage inférieur sur lequel il doit reposer.

Le sens même de l'école est faussé si elle veut sélectionner les élèves pour en faire surgir une soi-disant élite ; l'élite véritable s'impose, elle ne se choisit pas.

L'école doit être un établissement de crédit et non un office de faillite.

Etablissement de crédit, pour le capital de jeunesse et de vie que représentent les enfants aux prises avec les difficultés physiques et morales de leur développement.

Non pas établissement de faillite, ne favorisant que les bénéficiaires de constitution robuste, de forte mémoire, ou de développement précoce.

Dans la vie, la valeur d'un homme ne peut être jugée à la manière dont il s'est « débrouillé » pour « arriver » le plus rapidement possible ; la valeur n'est pas dans la réussite, mais dans la capacité de servir.

L'instruction doit être une préparation au service, une école de service, elle doit s'efforcer de permettre à l'enfant de devenir un homme utile à lui-même, à sa famille et au pays.

La méthode qui consiste dès le début de l'enseignement à juger la valeur des élèves sur des chiffres, à opposer les enfants les uns aux autres dans une compétition continuelle, est antipédagogique ; elle fausse l'unité de la classe, trompe l'enfant sur le sens véritable de l'existence, lui faisant croire que les valeurs humaines sont dans le succès.

Une conception totalement différente doit inspirer nos classes ; le travail en commun doit devenir un travail d'équipe.

La vie de l'enfant doit être tout inspirée de collaboration et de solidarité.

* * *

Notre modeste étude aura été insuffisante, au-dessous de sa tâche ; elle aura trahi les intentions qui l'ont inspirée si elle laisse croire que, pour remédier à l'état actuel de l'enseignement scolaire, il suffit de quelques retouches.

Les changements que nous envisageons sont fondamentaux ; ils veulent atteindre l'orientation même du travail pédagogique.

Trois éléments doivent collaborer à l'organisation du travail scolaire : les parents, les pédagogues, les médecins.

Les parents doivent être placés en face de leur responsabilité, ils la méconnaissent trop souvent. Les personnes dévouées auxquelles ils confient l'éducation et l'instruction de leurs enfants les déchargent d'une grande partie de leur tâche : ces personnes ont droit à leur reconnaissance et à leur aide.

Les parents doivent surveiller le travail scolaire à la maison, éviter à leurs enfants des distractions pouvant nuire à leurs études et les préserver de l'excès du sport qui, à notre époque, prend une importance vraiment exagérée ; ils doivent faire aimer et respecter l'école.

Des réunions de parents devraient être organisées à chaque semestre ; des conférences exposant les difficultés de l'enseignement devraient inspirer ces réunions ; la nomination d'une délégation de parents établissant un contact régulier entre la famille et l'école serait à souhaiter.

Les médecins doivent également prendre leur responsabilité dans la vie scolaire ; le fait que l'école est un milieu dans lequel l'enfant passe la plus grande partie de sa jeunesse ne peut laisser le corps médical indifférent. Le rôle scolaire des médecins ne doit pas se réduire à des visites de classes : responsables de la santé publique, ils doivent s'intéresser à la rédaction des programmes, aux horaires des leçons, aux récréations et aux vacances. Le corps enseignant ne peut que gagner à leur collaboration.

Quant aux maîtres, ils doivent être les défenseurs intransigeants de la discipline pédagogique, ils doivent se refuser à tous compromis avec des préoccupations sociales ou économiques faussant le sens de l'école : une seule chose les intéresse, l'éducation et l'instruction de l'enfant.

Prise dans son véritable sens, la pédagogie est une des disciplines les plus hautes ; créatrice de personnalités, gardienne de la culture, elle prépare l'avenir du pays. Elle a réalisé sa tâche quand elle a permis à un enfant d'atteindre le maximum de ses possibilités, lorsqu'elle lui a permis d'être tout ce qu'il peut être.

Elle prépare ainsi des forces qui sont une garantie pour le bonheur de l'humanité.

Dr Hugo OLTRAMARE.